

Gérard Fauconnet

Le cas Hans : une enfance de « l'être-pour-le-sexe » * ?

« L'être-pour-le-sexe » : la formule est radicale, pour ne pas dire brutale ! Une formule que Lacan écrit en un mot (et qui ferait un préalable à « il n'y a pas de rapport sexuel » ?). Sa radicalité relève pour une part d'une question de contexte, me semble-t-il, celui de l'allocution que prononce Lacan en conclusion des journées sur les psychoses de l'enfant en octobre 1967, qui lui est l'occasion de rappeler à une audience de psychiatres et de psychanalystes ce qui constitue le cœur de la subversion freudienne :

Sommes-nous [...] à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir l'être-pour-le-sexe ?

Nous ne semblons pas bien vaillants à en tenir la position.

Non plus bien gais. Ce qui, je pense, prouve que nous n'y sommes pas tout à fait.

Et nous n'y sommes pas en raison de ce que les psychanalystes disent trop bien pour supporter de le savoir, et qu'ils désignent grâce à Freud comme la castration : c'est l'être-pour-le-sexe ¹.

La radicalité de la formule renvoie donc au tranchant de la découverte freudienne : celui d'avoir mis la castration au centre de la subjectivité.

La formulation « l'être-pour-le-sexe », le *mot* de Lacan, car c'est ainsi qu'il nous en propose la graphie, pose un certain nombre d'interrogations aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique. La préposition *pour*, fonctionnant comme un génitif, ne laisse-t-elle pas ouvertes deux lectures possibles : au génitif objectif celle de la définition d'un être voué au sexe, c'est-à-dire voué au choix de l'un ou l'autre sexe, et au génitif subjectif

* [↑](#) Texte présenté le 25 janvier 2025 à Vichy lors de la journée « L'enfant, le sexuel, toujours traumatique ? », organisée par le pôle Auvergne et le Réseau enfant et psychanalyse (REP) à Clermont-Ferrand.

1. [↑](#) J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 365.

la détermination de l'être par le choix du sexe. Mais une telle équivoque n'introduit-elle pas une dialectique possible, voire souhaitable, du subjectif à l'objectif ?

L'interrogation peut-elle être levée sans que soit précisé ce qu'il faut entendre par la référence à *l'être* en psychanalyse ? Là est la difficulté sur le plan sémantique ! Lacan n'a pas été sans la signaler. Ainsi, dans sa « Conférence à Genève sur le symptôme », il dit : « L'inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres. Nous appelons ça comme ça, *être*, parce que nous ne savons pas parler autrement. On ferait mieux de se passer du mot *être* [...] l'être, ça ne s'attrape pas si facilement, ni l'essence. Il n'y a pas besoin de savoir tout ça. Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique ². »

Je ne vais pas suivre le conseil de Lacan et vais essayer de donner quelques repères sur l'usage du terme *être* en psychanalyse.

La psychanalyse n'est pas une ontologie, Lacan l'a souvent rappelé, mais on ne peut pas ignorer que le terme d'*être* ne cesse d'être présent tout le long de l'œuvre de Lacan, depuis « l'insondable décision de l'être » dans « Propos sur la causalité psychique », pour ne donner qu'un exemple, jusqu'à venir s'imposer comme concept avec celui de *parlêtre* (construit en une condensation certes) proposé comme nouveau nom de l'inconscient ! Entre ces deux références, le terme d'*être* viendra régulièrement connoter le rapport du sujet avec un en-deçà, voire un au-delà de sa constitution, et son rapport avec la jouissance. Il y aurait un long développement à faire sur ce point que je ne pourrai pas faire ici, mais je propose un repérage minimal. En psychanalyse, l'usage du terme d'*être* réfère aussi bien à ce qui est perdu du réel du vivant avec l'avènement du sujet dans le réel par le langage qu'à ce qui lui est conféré dès lors comme *être* de jouissance et comme savoir. Comme si ce terme renvoyait aux deux extrémités de l'expérience structurale : ce qui est perdu par la castration et ce qui y est gagné, castration qui s'indique dans l'être-pour-le-sexe. À cela j'ajouterai que le terme d'*être* préserve peut-être un point d'insu dans la théorie en attente de sa définition à venir : un ombilic conceptuel ?

Dans le temps de la perte, *être* est, me semble-t-il, parmi d'autres usages, moins le nom de quelque chose que celui d'un moment crucial pour la structure. N'est-ce pas ce que nous indique Lacan, par exemple, dans

2. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

l'opération de la causation du sujet ? « Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il y avait là de prêt à parler [...] disparaît de n'être plus qu'un signifiant ³. » Disparition de l'être du sujet dans l'opération d'aliénation, mais récupération de son être de jouissance sous la forme de l'objet *a* dans celle de séparation.

Sous la forme de la névrose infantile, c'est un de ces moments cruciaux de la structure dont Freud nous rend compte avec le cas de Hans. Je reformule donc ma question : en quoi la névrose infantile structure-t-elle « l'être-pour-le-sexe » ?

Que la névrose infantile, toujours de forme phobique, soit un des moments cruciaux de la structure, « une pierre d'attente » comme l'a énoncé Lacan, Freud l'indique précisément en la définissant comme « hystérie d'angoisse ⁴ » qui « à mesure qu'elle progresse, tourne de plus en plus à la "phobie" ». Et il précise : « Il semble certain qu'on ne peut voir en elles que des syndromes pouvant appartenir à des névroses diverses ⁵. » La phobie, dit Martine Menès dans son ouvrage *Un trauma bénéfique, La « névrose infantile »* ⁶, c'est « le style de la névrose infantile », et l'indication est précieuse de faire de la phobie de la névrose infantile plus qu'un symptôme : ce qui déterminera les « manières d'être ⁷ » du sujet.

Si la névrose est une question, sur le sexe chez l'hystérique et sur la vie chez l'obsessionnel, la névrose infantile est une tentative de répondre à l'incomplétude nécessaire du sujet, incomplétude réelle. Elle n'est pas le temps du choix du sexe dans celui de la « flambée phobique », mais un préalable dans le consentement de la perte et l'affrontement de la castration qu'elle constitue, dont les modalités de traitement feront choix du sexe dans sa conclusion : choisir un sexe pour répondre de la perte. Cette perte, on peut dire qu'elle relève de l'être générique du sujet en tant qu'il

3. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 840.

4. ↑ S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 177.

5. ↑ *Ibid.*, p. 175.

6. ↑ M. Menès, *Un trauma bénéfique, La « névrose infantile »*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2006.

7. ↑ J'emprunte l'expression à David Bernard, « Habiter le vêtement », *Mensuel*, n° 183, Paris, EPFCL, janvier 2024, p. 50.

partage avec les êtres vivants soumis à la reproduction sexuée la perte de l'immortalité. J'évoque ici le mythe de la lamelle que Lacan propose pour définir la libido : la libido est une lamelle « en tant que pur instinct de vie c'est à dire de vie immortelle, de vie irrépressible, de vie qui n'a besoin, elle, d'aucun organe, de vie simplifiée et indestructible. C'est justement ce qui est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée. Et c'est de cela que sont les représentants, les équivalents, toutes les formes que l'on peut énumérer de l'objet a ⁸ ». Notons deux choses : d'une part, que « l'être-pour-le-sexe » est d'emblée « l'être-pour-la-mort », et d'autre part, qu'un mythe soit nécessaire pour articuler le rapport du sujet à son être de vivant dans ses potentialités génériques. Cela vérifie que la psychanalyse n'est pas une ontologie, mais que le terme d'*être* s'impose dans une nécessité de discours et laisse ouvert à bien des réinterprétations.

J'en viens au cas Hans, dont je ne vais pouvoir faire état que d'une manière très réductrice, partielle et orientée, orientée par la problématique du phallus qui est commune aux constructions de Freud et de Lacan, bien que présentant certaines divergences. Que ce petit garçon soit préoccupé par la question du sexe, et exclusivement du sexe masculin, faut-il le préciser, les premières observations que son père communique à Freud en témoignent ô combien ! Il n'a pas alors 3 ans, relève minutieusement la présence ou l'absence de ce qu'il appelle le « fait-pipi » chez tout ce qu'il rencontre, en tire des conclusions que l'on peut dire philosophiques, et s'inquiète de ce qu'il voit quand sa mère se déshabille ou quand, plus tard, il aura l'occasion de voir sa sœur prendre son bain. Comme le dit Freud, « la soif de la connaissance semble inséparable de la curiosité sexuelle⁹ » ; et des affects qui l'accompagnent peut-on ajouter, tant ce texte constitue encore un témoignage remarquable du fait que la jouissance mobilise le savoir.

« On ne parle que du phallus, dit Lacan. Si nous nous en tenons aux propos qui nous sont rapportés, le phallus est vraiment l'objet pivot, l'objet central, de l'organisation de son monde¹⁰. » Si ce phallus est dit imaginaire¹¹, c'est que sa référence anatomique compte peu au regard du jeu de leurre qu'il initie. Dans ce jeu, où il est question que sa mère ne soit pas

8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 180.

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 96.

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 225.

11. [↑](#) Il relève d'une expérience scopique où l'image est manquante : virtuelle et inversée d'être prise au lieu de l'Autre, décomplétée de par sa reconnaissance symbolique et trouée du regard perdu dans le réel.

privée du phallus, Hans n'est pas dupe ! Un seul exemple : quand il demande à sa mère « Maman, as-tu aussi un fait-pipi ? » et qu'elle lui répond « Bien entendu. Pourquoi ? », il reste sur un « J'ai seulement pensé ¹²... » dubitatif qui en dit long sur ce qu'il sait mais dont il n'a pas encore tiré toutes les conséquences.

Ce phallus, Hans le cherche partout ! Pourrait-on dire qu'il cherche un autre sexe ? Certainement pas, car il n'a encore aucune idée qu'il y en aurait un autre : la libido à l'œuvre dans les activités sexuelles est masculine pour les deux sexes et pour toujours. Avec le phallus imaginaire, l'enfant cherche à savoir « si sa présence commande, si peu que ce soit, celle de la présence qui lui est nécessaire ¹³ », celle de l'amour de sa mère qui seul est garant de son être. Et c'est l'éclosion de la phobie qui va l'amener à mettre en jeu comme réponse le choix du sexe avec la problématique œdipienne selon Freud et plus spécifiquement le complexe de castration pour Lacan.

La phobie de Hans qu'un cheval ne le morde, qui inhibe tous ses déplacements à quelques objets contraphobiques près, et qui vient le chercher jusque dans son lit, n'apparaît que dans un deuxième temps, après l'expérience de l'angoisse manifeste sous la forme d'un état d'anxiété et d'un rêve d'angoisse où sa mère disparaît. La phobie est une réponse à l'angoisse, une tentative de traitement symbolique de l'angoisse, « angoisse de castration, inchangée, angoisse devant un danger réel ¹⁴ », précisera Freud quinze ans plus tard. Ce danger réel, c'est la dimension réelle du pénis, comme lieu de la masturbation, à laquelle Lacan fait référence dans la « Conférence à Genève sur le symptôme » citée plus haut et qu'il avait déjà envisagée dans *La Relation d'objet*.

En quoi consiste ce traitement de l'angoisse selon Freud et que détermine-t-il quant au choix du sexe ? La phobie, la crainte d'être mordu par un cheval, est une pensée qui vient se substituer à celle d'être châtré par le père où s'origine l'angoisse de castration, pensée refoulée dans le contexte œdipien que ce garçon a développé et qui est constitué de trois motions : une motion tendrement érotique pour sa mère, une agressive contre son père mais aussi une motion tendre pour celui-ci. Or, signale Freud, « cette dernière motion semble même la plus importante pour le résultat final du processus du refoulement et exerce l'influence la plus

12. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 95.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 224.

14. [↑](#) S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951, p. 27.

déterminante sur le contenu du refoulement [...] c'est en relation avec la motion agressive que s'est effectuée la formation (substitutive) de symptôme¹⁵ ». Le père est donc présent deux fois dans l'élaboration phobique : objet d'amour et de haine. Le symptôme comme formation de compromis résout le conflit d'ambivalence au père.

La fonction père est donc au cœur de la solution que cherche la phobie pour répondre dans le discours, celui de l'inconscient, à l'incomplétude angoissante de l'être. D'autant plus pour Hans que la naissance d'une petite sœur a relancé la question de la différence des sexes et incarné la question de la place et de la fonction que son père a tenues dans sa venue au monde (ce que Freud référerait majeurement à la théorie sexuelle infantile précœdipienne que Hans a construite du complexe excrémental, qui instruit lui aussi une perte prise dans la demande).

C'est à la fonction du père, et à ce qu'elle a d'insuffisances, que Lacan va référer la raison de la phobie qui assume une suppléance d'une carence paternelle ; carence de l'agent réel de la castration et de son opération symbolique qui a conduit Hans à *phobiser* son père en quelque sorte. Et le progrès de la cure de Hans, précise Lacan, tient au traitement de cette carence en deux points : d'une part, dans l'intervention de Freud la seule et unique fois où il rencontre Hans, et où il acte dans le discours un Nom-du-Père, dont ce jeune sujet accuse réception en ces mots : « Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu, pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance¹⁶ ? », et, d'autre part, dans les fantasmes que cette intervention génère, où Hans appelle son père à être sévère, sévère dans le discours faut-il préciser, sévère et sérieux ajouterais-je. Dès lors, Hans va métaphoriser la castration jusqu'au rêve du plombier qui lui dévisse son derrière pour lui en donner un autre : promesse d'un pénis à venir selon la fonction phallique ? « Si le complexe de castration est quelque chose, c'est cela – quelque part il n'y a pas de pénis, mais le père est capable d'en donner un autre. [...]. C'est là que gît le drame du complexe de castration – ce n'est que symboliquement que le pénis est enlevé et rendu¹⁷. » La résolution de la névrose infantile, que Lacan assimile à une psychanalyse spontanée, porte, par la fonction du père réel, le phallus imaginaire à une dimension symbolique dans le choix que fait le sujet d'avoir ou d'être le phallus, dira Lacan dans un premier temps, de satisfaire à la fonction phallique ou non, dans un deuxième temps.

15. [↑](#) *Ibid.*, p. 25.

16. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 120.

17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 334.

Freud et Lacan se rejoignent en partie pour dire que Hans a fait le choix de l'hétérosexualité ; mais il s'agit là de son choix d'objet et non pas de sexe ! Son « sentiment subjectif de l'identité sexuée ¹⁸ », comme dit Colette Soler (et la formulation, de faire appel au sentiment, dit bien la difficulté à identifier la sexualité quand on ne la réfère pas à l'objet), peut-on le déterminer plus précisément à partir des données du cas qu'en fait Freud ?

Pour Lacan, la sortie de Hans du complexe de castration est atypique et la façon dont il assumera son sexe restera marquée d'une déficience : dans la cure de ce garçon, « il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis. En quelque sorte, le pénis reste en marge, désengrené, comme quelque chose qui n'a jamais été que honni, réprouvé par la mère, et ce qui se produit ne lui permet d'intégrer sa masculinité par aucun autre mécanisme que par l'identification au phallus maternel, qui est aussi bien d'un ordre tout différent [...] que cette fonction sans doute perturbante, mais équilibrante aussi qu'est le surmoi [...] une fonction de l'ordre de l'idéal du moi ¹⁹. » Cette position sexuée d'identification au phallus maternel situe Hans au regard de la jouissance sexuelle « dans une position passivée, et quelle que soit la légalité hétérosexuelle de son objet, nous ne pouvons considérer qu'elle épuise la légitimité de sa position ²⁰ ». Plus largement, Hans inscrira son existence dans le registre imaginaire, « dans le registre des créations de son esprit – maîtrise de cet autre imaginaire que sera pour lui toute espèce de fantasme féminin, ce que [Lacan] pourrai[t] appeler les filles de son rêve ²¹ », corrélé à une paternité tout aussi imaginaire. Et son métier de metteur en scène et producteur d'opéras jusqu'à la fin de ses jours ne semble pas contredire cette prévision. Un poète, un artiste, disait Lacan. Ses créations artistiques, ne faut-il pas les « considérer comme sinthome à la manière de Joyce ²² », nous propose notre collègue Anna Martinez lors de sa relecture du cas, ce qui serait une belle proposition à travailler.

18. [↑](#) C. Soler, « Une nouvelle économie sexuelle », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 17, Paris, EPFCL, novembre 2015, p. 11.

19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 415.

20. [↑](#) *Ibid.*, p. 414.

21. [↑](#) *Ibid.*, p. 406.

22. [↑](#) A. Martinez, « Que nous enseigne le cas du petit Hans sur le devenir de la perversion polymorphe ? », *Revue des collèges de Clinique psychanalytique du Champ lacanien*, n° 13, Paris, mars 2014, p. 60.

Pour conclure, en lien avec le thème de cette journée, je vous livre la remarque de Freud sur la place du traumatisme dans la détermination de la phobie de Hans : « L'impression que reçut Hans en voyant tomber le cheval [qui est la cause occasionnelle de l'éclosion de sa maladie] n'avait en elle-même aucune "force traumatisante" ; l'accident observé par hasard n'acquiesça sa grande efficacité pathogène qu'en vertu de l'importance qu'avait déjà pour Hans le cheval en tant qu'objet d'intérêt et de prédilection et qu'en liaison avec l'évènement plus proprement traumatisant arrivé à Gmunden, lorsque Fritzl tomba en jouant au cheval, ce qui, par une voie associative aisée à parcourir, menait de Fritzl au père de Hans ²³. » Pour le dire autrement, le traumatisme, le trauma plus précisément, c'est le parent, toujours traumatisant : pour « l'être-pour-le-sexe », ne se transmet que la castration !

Le trauma structural est l'enfant du langage, cette malédiction du sexe qui fait qu'il n'y a pas de mots pour dire le corps qui émerge de l'être mais qui laisse la responsabilité d'un choix. La névrose infantile est le temps de la mise en place du signifiant du manque qui fait sexe et identité.

23. [↑](#) S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », art. cit., p. 190.